Le nouvel hellénisme hors de ses frontières à partir d’Alexandre le Grand

Hellenism, beyond borders since Alexander the Great

L'Ellenismo fuori frontiere

Pascal Charvet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceb/17541>

DOI : 10.4000/ceb.17541

ISSN : 2261-4184

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

ISBN : 9782858313693

ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Pascal Charvet, « Le nouvel hellénisme hors de ses frontières à partir d’Alexandre le Grand », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 47 | 2020, mis en ligne le 21 août 2020, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/17541> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceb.17541>

Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Le nouvel hellénisme hors de ses frontières à partir d’Alexandre le Grand

Hellenism, beyond borders since Alexander the Great

L'Ellenismo fuori frontiere

Pascal Charvet

Inspecteur général honoraire de l’Éducation nationale

Merci d’abord à tous ceux et celles qui ont permis cette journée ; en cet instant, j’ai une pensée particulière pour Théodore Reinach qui nous accueille dans un lieu qui lui était cher, mais aussi pour son frère Salomon, qui, en 1903, affirmait de manière anticipatrice la capacité de l’hellénisme à survivre dans le temps. Dans un discours publié dans la *Revue des Études grecques*¹, il concluait ainsi son propos :

Alors même que le grec ne serait compris que de quelques doctes, il se trouverait encore des propagateurs de l’hellénisme. [...] Les sociétés contemporaines, qu’elles le sachent ou non, sont toutes pénétrées d’esprit grec ; elles voudraient s’en défaire qu’elles n’y réussiraient point : c’est le fond même et le ressort de leur vie laïque.

Ce qu’à sa manière affirmait également Hannah Arendt quelques décennies plus tard, dans le *Pêcheur de perles*, son essai consacré à Walter Benjamin :

Toute époque pour laquelle son propre passé est devenu problématique à un degré tel que le nôtre se heurte nécessairement au phénomène de la langue ; car dans la langue, ce qui est passé a son assise indéracinable, et c’est sur la langue que viennent échouer toutes les tentatives pour se débarrasser du passé. La « polis grecque » continuera d’être présente au fondement de

---

1. REINACH, 1903.

notre existence politique, au fond de la mer, donc aussi longtemps que nous aurons à la bouche le mot « politique ».

De la course d'Alexandre chargeant sur sa gauche le point faible de la ligne de bataille de Darius à la bataille de Gaugamèles, en 331 avant J.-C., jusqu'à cet hellénisme célébré par Salomon Reinach dans son discours de 1903, on peut aisément mesurer combien fut inouïe cette aventure culturelle : d'abord conquérante, elle s'imposa en Orient, puis plus largement au reste de l'Occident, au moins dans la culture dominante. Aujourd'hui, plus d'un siècle après le discours de Salomon Reinach, l'aventure se prolonge, mais elle est désormais confrontée à ce *Tout Monde*, ainsi que le nomme Édouard Glissant, transfiguré par un vaste métissage dont la dynamique est accélérée par les échanges numériques, où les cultures et les imaginaires se télescopent et s'interpénètrent. Pour la première fois, les cultures humaines sont entièrement et simultanément mises en contact et en effervescence. Quelle place pour les humanités et l'hellénisme dans ce *Tout Monde* ? C'est bien cette question que nous nous sommes posée à l'occasion d'un rapport récent sur les Humanités dans notre système éducatif, demandé par le ministre de l'Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, car elles en avaient été pour une large part progressivement exclues ces dernières années. Et c'est à une question similaire que nous avons clairement répondu : la place des humanités, et avec elles celle de l'hellénisme, est au cœur même de l'école². Il faut dire que l'hellénisme et les humanités avaient peut-être aussi été victimes d'une vision par trop universaliste, tenue par d'aucuns comme dominatrice, voire arrogante. C'est pourquoi réfléchir à la place de l'hellénisme aujourd'hui ne peut pas – ne peut plus – signifier « penser un retour en arrière » : la démarche exige que la tradition soit réinventée et que nous effectuions un bond en avant pour redécouvrir l'altérité de l'hellénisme, pour être prêt à habiter le *Tout Monde*. Autant de questions et de réflexions qui croisent celles de cette conférence : s'interroger sur l'hellénisme hors des frontières à partir d'Alexandre le Grand ne peut en effet que les rendre plus sensibles. Nous avons retenu trois angles d'attaque :

- prendre en compte la marque indélébile d'Alexandre sur l'hellénisme et les ambiguïtés que cette empreinte a générées et qui continuent d'alimenter en France notamment les analyses critiques d'un certain nombre d'intellectuels ;
- décentrer notre regard : penser la culture hellénique de cette période en la confrontant à la culture des pays et des peuples indigènes, égyptiens,

---

2. CHARVET & BAUDUIN, 2018.

syriens, indiens par exemple, de façon à voir comment ces cultures se sont adaptées, modifiées réciproquement et examiner de quelle nature a été le lien entre les conquêtes d'Alexandre et leurs conséquences culturelles ;

- repenser notre rapport à un hellénisme fantasmatique, marqué de l'empreinte ambiguë d'Alexandre, devenu notre patrie invisible et multiforme, avec laquelle nous conversons encore.

Alexandre le Grand, passeur de l'hellénisme et conquérant colonisateur

Nous posons donc ainsi la première question : les conditions de la propagation de l'hellénisme et sa vocation à l'universalité ne sont-elles pas inséparables de la geste d'Alexandre le Grand, qui brisa le cadre autochtone de la Grèce pour diffuser sa culture et sa civilisation en Orient ? Rompant par là avec le sentiment de leur singularité que les Grecs avaient face aux Barbares, Alexandre le Macédonien, lui-même « hellénisé » au sens étymologique du terme, a été le grand passeur de l'hellénisme : son règne marque le commencement d'un âge et d'un espace nouveau, celui d'une culture conquérante qui ne cessera de se répandre bien au-delà des territoires précisément hellénisés et de l'époque nommée « hellénistique ». Cependant, c'est d'un sceau ambivalent, voire contradictoire, qu'il marque cette culture en l'associant étroitement à sa geste.

D'un côté, Alexandre croit à cette hellénisation du monde, à cette possibilité de faire vivre sous la même loi de raison tous les hommes, contrairement à son ancien précepteur Aristote. Toutes les *Alexandrie* qu'il fonde de par le monde oriental scandent, à leur manière, ce rêve d'universalité qui prend corps après la victoire de Gaugamèles : avec ces cités alexandrines se dessinent déjà les contours de ce que l'on nommera la civilisation hellénistique. L'on peut certes relativiser quelque peu l'affirmation de Droysen qui fait de ces conquêtes le vecteur essentiel de la diffusion de la langue grecque et de sa culture : de fait, les cités grecques d'Asie Mineure n'avaient pas attendu Alexandre pour avoir des échanges commerciaux et culturels avec les Perses et avaient fait progressivement connaître la langue grecque autour d'elles. En Égypte, dès le VIII^e siècle avant J.-C., Naucratis était déjà une ville gréco-égyptienne. Il n'en demeure pas moins que l'expansion dynamique de l'hellénisme a été liée à sa diffusion massive par Alexandre.

De l'autre côté, l'image homogène qui a prévalu dans l'historiographie d'Alexandre est celle « du Conquérant ». Celui que l'on a présenté comme « le Soldat civilisateur, le libérateur des peuples asservis d'Orient » dont l'œuvre serait même à l'origine du concept d'Humanité, a été le créateur d'un nouveau modèle colonial, parfois avec fureur et violence.

Deux historiens anglais représentent cette perception antithétique d'Alexandre et des débuts triomphants de l'hellénisme : l'un, Nicholas Hammond, en nous donnant la vision lumineuse d'un soldat philosophe et civilisateur ; l'autre, Albert Brian Bosworth, historien que l'on pourrait qualifier de postcolonial, en peignant un conquérant sanguinaire. Dans son ouvrage *Alexandre et l'Orient, La tragédie du triomphe*³, il montre Alexandre massacrant les peuples, et n'hésite pas à établir des parallèles entre la conquête du Mexique par Cortès et celle de l'Inde par Alexandre : il met ainsi en relation un épisode rapporté par Diaz durant la campagne de 1519 de Cortès contre Tlaxcala avec le récit d'Arrien sur le massacre des Malliens. « Tout ce qui échappa au glaive fut réduit à l'esclavage⁴ ».

Sans mettre en cause la qualité des travaux de ces historiens, constatons que les visions d'Hammond et de Bosworth traduisent en fait, chacune, ce manichéisme latent dans lequel nous piège l'image double d'Alexandre, philosophe et soldat. C'est cette clarté et cette obscurité d'Alexandre *bifrons* qu'il conviendrait plutôt de penser ensemble, pour percevoir la véritable unité du personnage comme l'a fait Pierre Briand dans sa magistrale et émouvante *Lettre ouverte à Alexandre le Grand*⁵. C'est également cette dimension coloniale, glorieuse et impériale qui amène Albert Camus, à prôner dans *L'Exil d'Hélène*⁶ un retour à la Grèce autochtone, la seule vraie Grèce à ses yeux :

Oubliant la grandeur des Grecs, nous avons préféré la puissance qui singe la grandeur, Alexandre d'abord et puis les conquérants romains que nos auteurs de manuels, par une incomparable bassesse d'âme, nous apprennent à admirer. Nous avons conquis à notre tour, déplacé les bornes, maîtrisé le ciel et la terre. Notre raison a fait le vide. Enfin, seuls nous achevons notre empire sur un désert...

La critique de Camus est double : d'une part, sa conception de l'hellénisme joue sur l'opposition de la grandeur à la puissance, car l'histoire a mis l'accent sur l'aspect envahissant que signifiait la puissance ; et le second, corrélatif, est ce que nous en avons retenu : nous avons entretenu en nous construisant (mais Camus pense surtout à la politique coloniale de la France) une image fausse de la Grèce, l'épée plus que la plume, le triomphe plus que l'interrogation. Il plaide ainsi pour l'esprit grec et non pour son expansion séculière à travers le monde ou pour cette

---

3. BOSWORTH, 1996.

4. ARRIEN, *Expéditions d'Alexandre*, VI, 2.

5. BRIANT, 2008.

6. CAMUS, 1954.

conception de l'histoire qui ne respecte que les réussites, c'est-à-dire les preuves de puissance.

Cette vision biaisée de l'hellénisme a été alimentée notamment par le récit quasi hagiographique, au début du II^e siècle de notre ère, de l'historiographe Plutarque qui écrit : « les enfants des Perses apprennent à lire Homère et à scander les tragédies de Sophocle et d'Euripide⁷ ». C'est ce dont se souvinrent les chantres de la colonisation française qui firent précisément de la figure d'Alexandre le Grand celle d'un « soldat de la civilisation », légitimant les guerres de conquête comme le moyen le plus sûr d'étendre ladite « civilisation ». Ainsi dans un article « Alexandre le Grand, colonisateur », paru dans *La Revue hebdomadaire* le 11 avril 1914⁸, le Commandant Reynaud écrit : « Nous demanderons au héros macédonien une leçon de colonisation qui, pour être vieille de plus de deux mille ans, est néanmoins pour nous, aujourd'hui surtout, d'une brûlante actualité ». Il le félicite également d'avoir su transformer les habitants des territoires conquis en « collaborateurs » et propose de faire de son action un modèle pour le protectorat français sur le Maroc.

Cette lecture idéologique du passé montre combien nous sommes tributaires du moment où nous écrivons l'histoire : on ne saurait oublier que, parmi les contemporains du commandant Reynaud, nul ne songe à contester l'Empire, comme on le nomme alors. Ainsi, dans une conférence prononcée à Albi pour l'Alliance française en 1884, et publiée en brochure, le jeune Jean Jaurès (1859-1914) – qui changera de position par la suite – affirme clairement l'objectif de l'Alliance française, culturel et pacifique, de soutien à la politique coloniale de la France et ne manque pas d'exalter la mission de cette France coloniale qui doit savoir se faire aimer de ses « indigènes » en assurant l'ordre et en construisant des écoles :

Quand nous prenons possession d'un pays, nous devons y amener avec nous la gloire de la France, et soyez sûrs qu'on lui fera bon accueil, car elle est pure autant que grande, toute pénétrée de justice et de bonté. Nous pouvons dire à ces peuples, sans les tromper, que jamais nous n'avons fait de mal à leurs frères volontairement : que les premiers nous avons étendu aux hommes de couleur la liberté des Blancs, et aboli l'esclavage [...] ; que là enfin où la France est établie, on l'aime, que là où elle n'a fait que passer, on la regrette ; que partout où sa lumière resplendit, elle est bienfaisante ; que là où

---

7. PLUTARQUE, *Sur la fortune ou la vie d'Alexandre*, 328, DF.

8. Voir p. 195-212.

elle ne brille plus, elle a laissé derrière elle un long et doux crépuscule où les regards et les cœurs restent attachés⁹.

Cette réécriture orientée de l'histoire a aussi contaminé l'établissement des textes antiques : j'en prendrai pour exemple la vision de l'Égypte du Grec Strabon et celle des différents éditeurs de son texte qui, au fil du temps, ont occulté ce qu'était le caractère hybride de l'hellénisme en Égypte.

Pour traduire et commenter efficacement le texte de Strabon avec Jean Yoyotte¹⁰, afin que le texte grec et le contexte gréco-latin ne soient pas les seuls porteurs du sens de l'exploration strabonienne, notamment de l'Égypte hellénistique, il importait de faire entendre la voix diffuse de l'Égypte et des Égyptiens. Dans cette volonté d'accueillir la description de Strabon dans notre langue au plus près des *realia* gréco-égyptiennes, nous étions nécessairement confrontés à la question des valeurs culturelles que nous importions.

Ainsi pour opposer la saine gestion romaine à la gestion calamiteuse des Ptolémées, Strabon (XVII, 12) cite un passage de l'historien Polybe venu un siècle et demi plus tôt à Alexandrie et qui, dépeignant les milieux dominants de la capitale, évoque trois catégories de personnes :

- les mercenaires grossiers et indisciplinés, fauteurs de troubles ;
- les Alexandrins, Grecs d'origine, meilleurs que les mercenaires, mais, en raison de leur mentalité grecque, résolument hostiles aux rois toujours susceptibles de se comporter en despotes ;
- les Égyptiens natifs de la chôra (l'intérieur du pays), c'est-à-dire les Égyptiens de souche, que Polybe qualifie de doués de sens civique (*politikon*).

Alors qu'absolument tous les manuscrits donnent cette version de *politikon* « doué de sens civique », l'ensemble des traducteurs, la Loeb y compris, suivant Kramer et Tyrwhitt, corrigèrent le *politikon* en *ou politikon* (au sens de « non doué de sens civique ») ou *apolitikon* (« inaptes à la vie politique »). On était là dans un cas patent de ré-énonciation abusive où des éditeurs intervenaient sur le texte au nom d'une cohérence qu'ils souhaitaient rétablir. Les Égyptiens de souche ne pouvaient être à leurs yeux que de grossiers Barbares. Ce qui du reste allait à l'encontre des témoignages archéologiques qui montrent, entre autres,

---

9. JAURÈS, *Discours pour l'Alliance française*.

10. YOYOTTE & CHARVET, 1997.

des Égyptiens de souche devenus *diocètes*, c'est-à-dire ministre de l'Économie¹¹ des pharaons grecs, ou même *stratèges*, ainsi que l'a montré abondamment Jean Yoyotte.

Aux yeux des éditeurs et traducteurs du texte, prisonniers d'une vision unilatérale de l'hellénisme, Strabon voulant peindre les désordres d'Alexandrie ne pouvait qu'y mêler également les Égyptiens, « éternels indisciplinés ». Mais c'était écarter délibérément la conception générale que Strabon a des Égyptiens, d'après laquelle ceux-ci, dès l'origine, ont vécu comme des êtres aptes à la vie politique, paisibles et dotés d'institutions harmonieuses (XVII, 3). Strabon reprenait là d'ailleurs un vieux topos grec qui voulait que les Grecs aient été en quelque sorte les héritiers de la sagesse égyptienne. Considéré comme le plus vieux peuple du monde, le plus vénérable, le peuple égyptien joue en quelque sorte le rôle d'un conservateur d'antiquités pour assurer la mémoire de l'humanité, d'où la remarque amusée d'un prêtre égyptien au fameux législateur grec Solon : « Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes de perpétuels enfants : un Grec n'est jamais vieux¹² ». Les destructions successives, les catastrophes naturelles (le déluge) ou provoquées par l'homme, ont empêché les Grecs de conserver leur histoire antédiluvienne, alors que la générosité du Nil (« notre sauveur », dit le prêtre) a permis aux Égyptiens de « conserver les plus anciennes traditions¹³ ». Ce qu'au fond, et encore une fois, celui qui établissait le texte, gagné par une vision étroite de l'hellénisme, ne parvenait pas à penser, c'est ce métissage propre à l'hellénisme, initié par Alexandre, qu'a connu l'Égypte au contact des Grecs.

Il est un autre exemple d'hellénisation forcée plus naïf, mais non moins révélateur, directement lié à la toponymie égyptienne. Le nom d'une ville comme Naukratis est souvent repris tel quel et glosé comme la ville puissante (*kratos*) par ses bateaux (*naus*). S'il est légitime de traduire le surnom donné par les Grecs à une ville égyptienne, il convient aussi de faire entendre sous le nom de Naukratis la réinterprétation en milieu grec du toponyme égyptien *el Nokrath*, « les gens d'un personnage du nom de krath ». Le traducteur se doit donc de rendre, éventuellement par une note explicative, les deux voix mêlées : celle de la Grèce et celle de l'Égypte, sans oublier la mémoire de la langue source, comme ces égyptologues français qui voulurent voir, de la manière la plus sérieuse, une fondation napoléonienne dans la ville située au point où le Nil se sépare pour former le Delta. Cette ville avait pour nom égyptien *Schet-Noufi* (Belle coupure)

---

11. YOYOTTE, 1989.

12. *Timée*, 22b.

13. *Timée*, 22c.

qui fut repris en arabe par le nom *Chatanouf*. Durant de longues années, on put cependant lire dans des ouvrages consacrés à la toponymie égyptienne : *Chatanouf* = nom de ville dérivé de Châteauneuf du pape : ville fondée par Napoléon.

Croiser le regard grec et le regard indigène

C'est pourquoi, si l'on veut saisir ce nouvel hellénisme, à la fois dans son épaisseur et ses mutations, nous devons porter le regard du côté des peuples indigènes. Croiser les deux regards, le grec et l'indigène, permet d'esquisser les contours de cet hellénisme transplanté et métissé qu'Alexandre a diffusé dans le monde oriental. C'est un monde nouveau qu'il inaugure, uni dans l'usage de la même langue et fort de sa culture plurielle qu'elle soit achéménide, égyptienne, indienne ou syrienne, sans que les uns ou les autres ne se perdent ni pour autant se dénaturent.

Après les conquêtes d'Alexandre, l'hellénisation est restée en effet présente dans une foule de témoignages, tant archéologiques que littéraires, où l'hellénisme se combine de manières multiples sans s'altérer. Il nous a donné des réalisations magnifiques, et pourtant distantes de l'hellénisme autochtone. Comme si Alexandre poussait les cultures à devenir hybrides, en leur ajoutant à chaque fois un nom composé : gréco-égyptien, gréco-syrien, gréco-boudhique, puis gréco-romain qui est déjà, lui, une réalité antique, avant d'être devenu une appellation moderne pour renvoyer à cet ensemble.

Alexandre est le vecteur d'un passage de l'hellénisme identitaire (les Grecs face aux Barbares) à un hellénisme transculturel, un hellénisme combinatoire, et un hellénisme presque hors-sol, à la façon d'un passeport culturel, rendu possible non politiquement par l'extension du modèle, et intellectuellement, par la modification du modèle lui-même. Et cela s'est vérifié même dans les pays où la fureur et la violence d'Alexandre et de ses successeurs s'est particulièrement exercée, ainsi en Phénicie (avec le massacre des habitants de Tyr) ou en Inde (avec le massacre des brahmanes).

En Phénicie

On ne saurait en effet parler de colonisation au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Ce monde dit « hellénistique » est fragmenté et les royaumes grecs y sont continuellement en guerre. La Phénicie, par exemple, est au cœur des guerres entre Lagides et Séleucides. De la mort d'Alexandre en 323 jusqu'en 301, elle paye déjà un lourd tribut aux guerres de succession. Puis, de 320, après le second partage de l'empire d'Alexandre, opéré par les diadoques à Triparadeisos en Syrie, jusqu'en 222, date de l'avènement d'Antiochos le Grand, la Phénicie ne connaît pas moins de six

guerres, dites *guerres de Syrie*. Et pourtant, durant ces temps troublés, la langue grecque devient la *koinè*, la langue « commune » dans les royaumes hellénistiques, envahissant aussi la sphère privée : elle demeurera sous l'Empire romain une langue essentielle de communication. Si l'on prolonge l'exemple de la Phénicie, les cités phéniciennes s'ouvrent à la culture grecque dont elles ont déjà importé, comme à Sidon, des modèles artistiques. Les Phéniciens portent pour la plupart des noms grecs et sont membres de la communauté hellénique : une inscription grecque de Sidon, comme bien d'autres dans les cités grecques, atteste que des Sidoniens participent aux concours athlétiques panhelléniques. L'architecture traduit une appétence pour les formes grecques, comme en témoigne le tombeau d'*Hermel* dans le nord de la Beqa. Tyr et Sidon sont des centres intellectuels fameux comptant de nombreux philosophes, dont les épicuriens Zénon de Sidon (III^e siècle av. J.-C.) ou Basilidès de Tyr (II^e siècle av. J.-C.). Cette culture originale cristallise ainsi les influences de la Grèce, de l'Anatolie, de la Mésopotamie, de l'Arabie et de l'Égypte. La figure du poète Méléagre (II^e siècle av. J.-C. incarne bien ce cosmopolitisme lucide ; dans une auto-épitaphe anticipée (A.P. VII, 419), il dit sa triple culture et salue le passant en trois langues :

Ô étranger ! La divine Tyr et la terre sacrée de Gadara ont fait
de Méléagre un homme, et l'aimable Cos a nourri sa vieillesse.
Maintenant si tu es Syrien, je te dis Salam ! Si tu es Phénicien,
Audonis ! Et si tu es Grec, Khairé ! Mais toi réponds de même.

L'hellénisme y apparaît pour une large part comme la première unité culturelle de ce monde oriental selon le mot de Droysen.

En Inde

Lorsqu'en 326 av. J.-C. Alexandre s'en prit violemment aux brahmanes, il ne comprit pas ce qu'était le système des classes (les varna) qui assurait à chaque brahmane d'être brahmane en quelque lieu que ce soit, ni le prestige considérable de cette classe aux yeux des Indiens. Le *brahmahataya* « meurtre de brahmane » était le crime le plus grave de tous. Les brahmanes étaient des érudits, à la fois des philosophes, des prêtres et des soldats que les Grecs voyaient tantôt comme des conseillers des rois, tantôt comme des philosophes menant une vie selon la nature. Aussi l'attaque d'une ville de brahmanes et le massacre de ses habitants (qui se défendirent d'ailleurs avec bravoure) furent-ils ressentis par les Indiens comme un crime odieux, abominable. La rébellion se répandit vite dans les royaumes de Sambos et de Mousikanos à l'instigation des brahmanes. . Là tout bascula dans l'horreur : villes détruites, populations passées au fil de l'épée, crucifixions des brahmanes.

Le despote prenait le pas sur l'explorateur. Cependant la terreur qui s'installa ne fut effective que durant le temps où Alexandre et son armée furent proches ; les satrapies indiennes qu'il créa n'eurent qu'une vie éphémère. Aussitôt après la disparition d'Alexandre, le Pañjâb devint ce noyau d'où Candragupta, le souverain des Maurya, commença son ascension vers le pouvoir. L'accord conclu entre le souverain Maurya et Séleukos, successeur d'Alexandre, permit à Candragupta, contre une troupe de 500 éléphants, d'annexer le Parapamisos, la Gédrosie et l'Arachosie. Ainsi s'achevait la domination macédonienne sur l'Inde du Nord-Ouest.

Mais si la domination macédonienne s'effaça vite, plus tard, au début du II^e siècle av. J.-C., les rois grecs de la Bactriane, Démétrios et Ménandros, envahirent l'Inde du Nord-Ouest et annexèrent l'Arachosie, le Parapamisos, le Gandhâra et le Sind. L'empire assez éphémère de Ménandros se divisa par la suite en de petits royaumes indo-grecs qui nous sont connus avant tout par leurs monnaies.

Et de ces conquêtes, il ne serait resté que peu de choses si n'avaient survécu les œuvres d'art, et quelques œuvres littéraires sur lesquelles nous avons travaillé avec Klaus Kartunnen et Fabrizia Balidissera, hellénistes et indianistes, dans *Le Voyage en Inde d'Alexandre le Grand*¹⁴. C'est ainsi que dans le *Milindapañha* (*Les questions de Milinda*)¹⁵, on trouve un rappel de cette période indo-grecque dans le dialogue du moine bouddhiste Nâgasena¹⁶ avec le roi Milinda identifiable avec ce roi indo-grec Ménandros (ou Ménander) que nous venons de citer et qui régna vers 155-130 av. J.-C. à Sâgalâ (l'actuelle Siyâlko dans le Pañjâb). Ce dialogue a été élaboré entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le deuxième siècle de notre ère et les deux protagonistes, le roi indo-grec Milinda et le moine bouddhiste le vénérable Nâgasena, y échangent notamment sur l'inexistence de l'individu, ou sur le fait que le corps peut sortir hors du monde, ou encore sur comment suspendre le souffle vital. Ailleurs dans le *MajjhimiNikaya*, recueil des discours du Bouddha, composé en prose pali et parfois sous forme de dialogues, le discours adressé à Assalayana par le Bouddha évoque de manière révélatrice les visions propres de trois cultures, la grecque, la brahmanique et la bouddhique :

14. CHARVET, BALDISSERA & KARTUNNEN, 2002.

15. Texte bouddhique non canonique en prose pâli, élaboré environ entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le II^e siècle apr. J.-C.

16. La tradition bouddhiste ne le mentionne pas.

Que penses-tu de cela, Assalayana ? As-tu entendu dire que chez les Yona¹⁷ (ici *les grecs*) il n'y a que deux varnas [classes] celui des maîtres et celui des esclaves ? Et qu'après avoir été maître on devient esclave ; et qu'après avoir été esclave on devient maître ? [...] Si l'on prend donc en compte cela, Assalayana, en vertu de quelle force et de quelle autorité les brahmanes parlent-ils ainsi : seuls les brahmanes constituent le meilleur varna, tous les autres varnas sont inférieurs ?

Cette discussion traite ainsi longuement de la prétendue supériorité des brahmanes sur les autres groupes de la société indienne, ce qui du point de vue du Bouddha n'a aucune raison d'être. S'esquissent ici en écho les rapports de ces cultures entre elles, celle des Bouddhistes et des Yona, certes différentes mais en dialogue voire en confrontation avec celle des brahmanes.

C'est aussi dans cette civilisation hellénistique de l'Inde du Nord-Ouest et de l'Asie centrale, que s'est développé l'art gréco-bouddhique du Gandhâra tout particulièrement entre le I^{er} et le IV^e siècle apr. J.-C. dans l'empire des Kushan. Il suscite encore une émotion de l'ordre le plus pur. Le subtil mélange entre indianité et hellénisme crée la grâce particulière de cet art qui tout en explorant les voies du Bouddha nous rappelle cette vérité grecque que l'homme est la plus authentique expression du divin.

Ces statues du Bouddha, à la sainteté exquise, révélaient aux Indiens le sourire de leur Sage dans celui de ces Olympiens qu'Alexandre voulut égaler, comme si l'art avait réussi ce métissage qu'il avait tenté – mais non mené à terme – à travers sa politique de fusion des institutions et des génies des peuples, en souhaitant « imposer un ordre commun à toute l'humanité¹⁸ ».

L'hellénisme fantasmatique à partir d'Alexandre le Grand : une patrie invisible et multiforme

Alexandre à la fois inaugure un hellénisme hybride et en crée sa traduction intime. La culture grecque, telle qu'il l'a exportée et transplantée, exige en effet pour

---

17. Yona : vraisemblablement l'équivalent pali de *Ionien*. Ce terme désignait les Grecs, ici ceux de l'Arachosie. En sanscrit, on disait Yavana, terme utilisé comme synonyme de « Grecs ». Il s'agit des Grecs qui à la suite d'Alexandre s'étaient installés au nord-ouest de l'Inde) et au Kanboja (région du nord de l'Inde) et en d'autres pays limitrophes. Plus tardivement ces appellations désigneront tous les Occidentaux.

18. Plutarque, *Sur la Fortune d'Alexandre*, II, 342 A-B.

lui et pour les hellénisés que nous sommes le miroir d'une autre langue et d'une autre culture pour revivre. Cet hellénisme, marqué de l'empreinte d'Alexandre est devenu ainsi notre patrie multiforme, avec laquelle nous continuons de converser, en gardant toujours un pied dans ce songe éveillé.

L'hellénisme devient ainsi cette terre d'échange et d'amitié, cette patrie fantasmée flottant dans un temps presque sans dates. Nous rencontrons Homère, à la manière d'Alexandre, lui qui tenait l'*Iliade* pour son maître-livre – celui qui ne le quittait jamais – et qui dialoguait ainsi quotidiennement avec l'aède comme avec son héros, Achille. Le premier qui en ce sens a refondé la culture grecque fut bien lui : il se voulut d'ailleurs *ho deuterios Achilleus* [le deuxième Achille], *ho deuterios Dionysos*, *ho deuterios Héraclès*... Car il savait que l'âme d'un héros peut se réincarner même de nombreux siècles après sa mort. Dans cette patrie perdue, nous savons, comme Alexandre, que des amis invisibles nous attendent, avec cette même volonté de connaissance, aspirant à la beauté et au savoir. Nous ne les avons jamais vus et pourtant nous parlons avec eux, nous leur écrivons des lettres comme Pétrarque à Socrate, des aphorismes comme René Char à Héraclite.

Telle la cristallisation qu'opèrent les songes, l'hellénisme, dont Alexandre fut le vecteur, réunit en lui la part de savoir, d'expérience et de rêve de toute communauté humaine. Cet hellénisme n'a guère besoin de l'histoire pour se survivre. Il mène une existence fantasmatique qui doit presque moins à ce qu'il est qu'à ce que nous lui donnons. Nous retissons à chaque fois le lien qui nous rattache à lui. Nous psalmodions inlassablement ces réminiscences, comme les échos de voix anciennes dont nous sommes les interprètes aujourd'hui plus que jamais à Kérylos, et nos phrases coulent en méandres entre les statues brisées du Gandhara, la Bibliothèque et le Musée d'Alexandrie disparus, et l'Omphalos de Delphes.

L'hellénisme dont parlait aussi Salomon Reinach est bien comme un jardin originel : nous en sommes loin, mais ce monde est toujours devant nous. Pour conclure, j'aimerais donner un exemple de « cette conversation continue » avec l'hellénisme, ses héros et ses héroïnes, trois siècles après la mort d'Alexandre, en évoquant un poète comme Properce qui, à l'époque augustéenne, fit de l'esprit grec l'essence de sa poésie et, comme le montra si justement Jacques Menaut, multiplia les hellénismes dans son écriture.

Dans ces entretiens avec les figures mythologiques auxquelles il s'adresse, telles Hélène, Andromaque, Ariane, Perséphone ou Circé, la puissance sacrée du *carmen* de Properce ressuscite cet âge hellénique, car Cynthia, son amante, habite dans un double temps, le temps réel de la Rome augustéenne et le temps onirique de l'Âge hellénique. Reliée à ces temps primordiaux, Cynthia incarne en effet la femme capable par sa grâce de nous entraîner avec elle vers cette ouverture au divin.

Walter Otto ne s'y était pas trompé : la poésie de Properce, écrit-il, « nous tire de la sensibilité bourgeoise et nous entraîne vers les hauteurs où se dresse l'image grecque des dieux¹⁹ ». Mais cette présence grecque et divine, Properce l'ancre aussi dans le quotidien romain. S'élève alors le chant d'une beauté qui ne vient plus de Calliope, ni d'Apollon, ni des modèles hellénistiques, mais du mystère d'une fille de Rome souverainement désirable, médiatrice entre cette patrie hellénique en exil et la Rome augustéenne :

Vous me demandez d'où me viennent tant de poèmes amoureux,
pourquoi sur vos lèvres court mon livre tendre.

Mes chants ni Calliope ne me les dicte ni Apollon, la femme que
j'aime fait tout mon génie. [...]

Si la tunique arrachée, elle lutte contre moi, oui j'invente alors
de longues Iliades,

Quoi qu'elle fasse, quoiqu'elle dise, d'un rien naît la plus belle
des légendes²⁰.

C'est le même mystère, et la même « conversation » avec Cynthia l'apollinienne, dont plus tard, Chateaubriand, dans son *Journal de Carlsbad* à Paris, comme Properce et tant d'autres, reprendra le fil :

Cynthia, ta voix s'affaiblit : il expire sur tes lèvres le refrain
que t'apprit le pêcheur napolitain dans sa barque vélivole... Va aux
défaillances de ton repos ; je protégerai ton sommeil.

Oui, l'hellénisme hors de ses terres est bien le nom de notre appartenance à ces deux patries, toutes deux originelles, la visible et l'invisible : nous en sommes les charnières, ouvertes de ce côté à l'autre du temps. Il nous suffit, pour l'éprouver, de contempler le ciel nocturne où les planètes, les étoiles et les constellations, alphabets grecs toujours présents, tournent puis se dispersent. C'est ce même ciel, que contemplait Alexandre, la veille de la bataille de Gaugamèles, y cherchant encore un message des dieux, après l'éclipse de lune à laquelle lui et son armée avaient assisté, exactement dix jours auparavant.

---

19. OTTO, 1981.

20. II, 1, vers 1-16.

Bibliographie

Monographies

BOSWORTH Albert Brian, 1996, *Alexander and the East, The Tragedy of Triumph*, Clarendon Press, Oxford, 240 p.

BRIANT Pierre, 2008, *Lettre ouverte à Alexandre le Grand*, Actes Sud, Arles, 230 p.

CAMUS Albert, 1954, *L'exil d'Hélène* dans *L'Été*, Gallimard (collection Blanche), Paris, 144 p.

CHARVET Pascal, BALDISSERA Fabrizia & KARTUNNEN Klaus, 2002, *Le voyage en Inde d'Alexandre le Grand*, traduction et commentaires de Nil Éditions, 272 p.

OTTO Walter, 1981, *Les dieux de la Grèce, la figure du divin au miroir de l'esprit grec*, Payot, Paris, 335 p.

PLUTARQUE, 1990, *Sur la fortune ou la vie d'Alexandre*, in *Œuvres morales*, tome V, 1^{re} partie, Les Belles Lettres, Paris, 356 p.

YOYOTTE Jean & CHARVET Pascal, 1997, *Traduction et Commentaires du Voyage en Égypte de Strabon*, Nil Édition, 313 p.

Articles

REINACH Salomon, 1903, « Discours de Salomon Reinach », *Revue des Études grecques*, tome 16, fascicule 70, p. 6-12.

CHARVET Pascal & BAUDUIN David, 2018, *Les Humanités au cœur de l'école*, Rapport remis au ministre de l'Éducation nationale par Pascal Charvet et David Bauduin, URL : http://cache.media.education.gouv.fr/file/Racine/49/4/Rapport_les_humanites_au_coeur_de_l_ecole_888494.pdf

YOYOTTE Jean, 1989, « Le nom égyptien du ministre de l'Économie », *CRAIBL*, p. 73-90, Paris.

Résumé : l'hellénisme hors les frontières à partir d'Alexandre le Grand est vu ici selon trois angles d'attaque. 1) Prendre en compte la marque indélébile d'Alexandre sur l'hellénisme quand il brisa le cadre autochtone de la Grèce pour diffuser sa culture en Orient, ainsi que les ambiguïtés que cette empreinte a générées et qui continuent d'alimenter les analyses d'un certain nombre d'intellectuels. 2) Croiser le regard grec et le regard indigène : penser la culture hellénique de cette période en la confrontant à la culture des pays et des peuples indigènes, égyptiens, syriens, indiens notamment, de façon à voir comment ces cultures se sont adaptées, modifiées réciproquement et examiner de quelle nature a été le lien entre les conquêtes d'Alexandre et leurs conséquences culturelles. 3) Repenser notre rapport à un hellénisme fantasmatique, marqué de l'empreinte ambiguë d'Alexandre, devenu notre patrie invisible et multiforme, avec laquelle nous continuons de converser.

Mots-clefs : Alexandre le Grand, Alexandre en Inde, hellénisme hors des frontières, hellénisme en Égypte

Abstract: Hellenism, beyond borders since Alexander the Great, is considered here from three perspectives. 1) Taking into account the indelible Alexander's mark on hellenism when he broke the autochthonous frame of Greece in order to diffuse its culture through Orient, as well as the ambiguities generated by this influence and which still supply the analyses of number of intellectuals. 2) Confront the greek vision with the indigenous one: reflect on the hellenistic culture of that period confronting it with the culture of the indigenous countries and nations, Egyptians, Syrians, Indians, especially, in order to determine how these cultures have been adapted and modified, reciprocally, and examine the nature of the link between Alexander's conquests and their cultural aftermaths. 3) Reflect on our relationship with a fantastic hellenism, affected by the ambiguous mark of Alexander, which has become our invisible and multiform homeland with which we are still conversing.

Keywords: Alexander the Great, Alexander in India Hellenism beyond borders, Hellenism in Egypt

Riassunto: L'Ellenismo fuori frontiere dal tempo di Alessandro viene considerato qui sotto secondo tre aspetti. 1) Tenere in conto l'impronta indelebile di Alessandro sopra l'ellenismo quando frantumò il marco autoctono greco per diffonderne la cultura attraverso l'oriente, tanto come le ambiguità che questa impronta generò e che ancora oggi nutrono le analisi di un buon numero di intellettuali. 2) Confrontare la visione greca e la visione indigena : pensare la cultura ellenistica di quel periodo con la cultura degli paesi e popoli indigeni, egiziani, siriani, indiani, specialmente,

con lo scopo di determinare come queste culture si siano adattate e modificate reciprocamente e esaminare la natura di quel legame fra le conquiste di Alessandro et le loro conseguenze culturale. 3) Riflettere sul nostro rapporto con un ellenismo fantasmatico, che porta l'ambigua impronta di Alessandro e che è diventato la nostra invisibile e multiforma patria con la quale stiamo ancora dialogando.

Parole chiave: Alessandro, Alessandro in India, Ellinismo in Egitto, Ellinismo fuori frontiere

Λέξεις-κλειδιά : Ελληνισμός εκτός συνόρων, ο Μέγας Αλέξανδρος, Ελληνισμός στην Αίγυπτο, ο Αλέξανδρος στην Ινδία

Anahtar kelimeler: Büyük İskender, Hindistan'da İskender, Sınırların ötesinde Helenizm, Mısır'da Helenizm

Ключни зборови: Александар Велики, Александар во Индија, хеленизмот надвор од границите, хеленизмот во Египет